

4630



83352/3



GUTHRIE  
ESPAGNE  
PARFOY









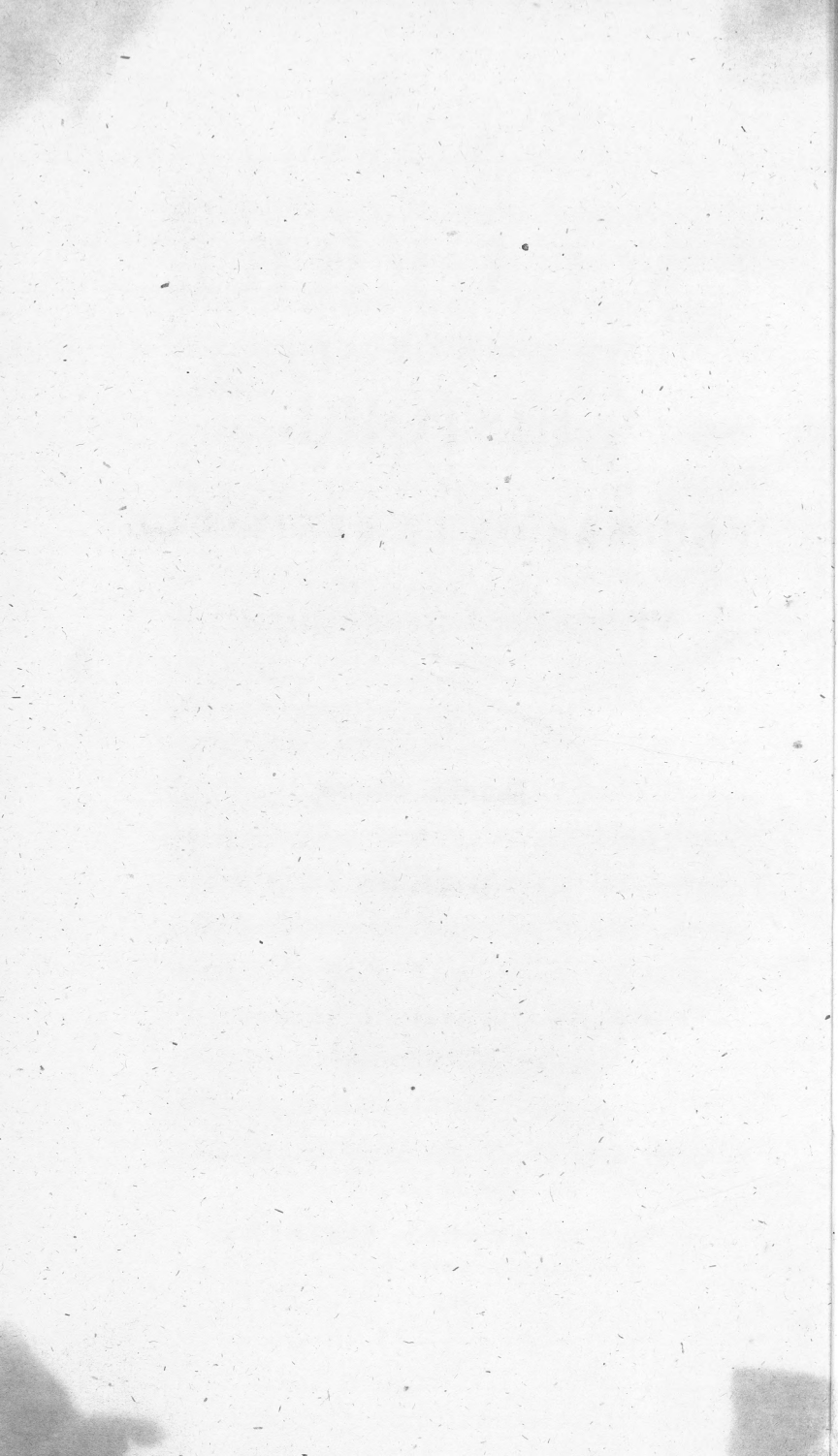
№ 4630.

В. А. БИЛЪАСОВЪ.











A-1083/3

R  
17233

# HISTOIRE

DE LA

## GUERRE DE LA PÉNINSULE

SOUS NAPOLÉON,

PRÉCÉDÉE

D'UN TABLEAU POLITIQUE ET MILITAIRE  
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES.

\*

Deuxième Edition.

\*

TOME III.



J. TASTU, IMPRIMEUR ET ÉDITEUR,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

HISTOIRE  
DE  
LA GUERRE  
DE LA PÉNINSULE

SOUS NAPOLÉON,

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU POLITIQUE ET MILITAIRE  
DES PUISSANCES BELLIGÉRANTES

PAR

LE GÉNÉRAL FOY.

PUBLIÉS PAR

M<sup>me</sup> LA COMTESSE FOY.

\*

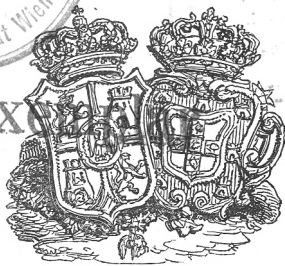
2<sup>e</sup> ÉDITION.

\*

... Quaque ipse miserrima vidi.  
VIRG.



Tauschex



PARIS  
BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

1827





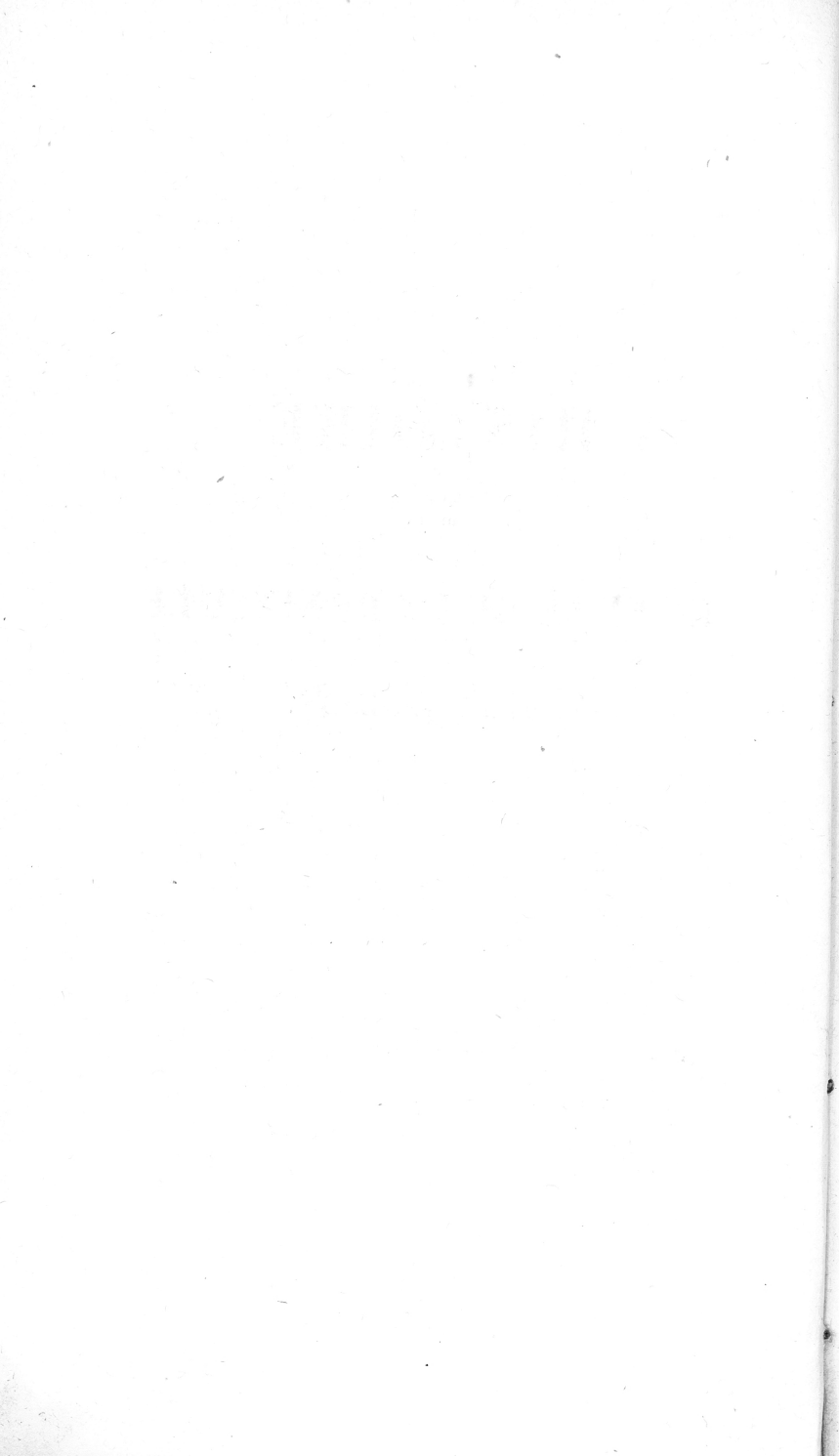
# HISTOIRE

DE LA

## GUERRE DE LA PÉNINSULE

SOUS NAPOLEON.





LIVRE DEUXIÈME.



INVASION DU PORTUGAL.



## SOMMAIRE.

Cantonnement du 1<sup>er</sup> corps d'observation de la Gironde.  
— Entrée en Portugal des troupes espagnoles. — Émeute au sujet de l'inauguration du drapeau tricolore. — Travaux de fortification pour mettre les approches de Lisbonne en état de défense. — Marine portugaise. — Escadre russe dans le Tage. — Réflexions sur les dispositions de la nation portugaise. — Arrangemens intérieurs. — Administration du pays par les Français. — Mécontentement des Portugais. — Réorganisation et envoi en France de l'armée portugaise. — Tentatives de l'amiral anglais. — L'Espagne rappelle ses troupes. — Vues de Napoléon sur le Portugal. — Espérances des Portugais. — Convocation de la Junte des Trois-États. — Adresse de la Junte à l'Empereur. — Protestation du juge du peuple. — Projet de Constitution. — Réflexions.

# LIVRE DEUXIÈME.



## INVASION DU PORTUGAL.



LE lendemain de l'entrée des Français , on éprouva dans Lisbonne une légère secousse de tremblement de terre , qui fit monter la mer sur les quais. Le général en chef rendait compte en ce moment de son expédition au ministre de la guerre Clarke. « Les Dieux sont » pour nous, écrivit-il , j'en tire l'augure de » ce que le tremblement de terre ne nous a » annoncé que leur puissance , sans nous faire » de mal. »

C'était la joie du succès qui dictait ces paroles, et cette joie était d'autant plus exaltée chez Junot, qu'il avait été plus près de ne pas réussir. L'armée vint après son général,



petit à petit et par lambeaux. Les traîneurs s'étaient cantonnés vingt ou trente ensemble, dans les maisons isolées, et dans les hameaux voisins de la route. Un mois se passa avant qu'ils rejoignissent leurs bataillons. Ils arrivaient, les uns embarqués dans les bateaux du Tage, les autres transportés sur des ânes; et tous n'arrivèrent pas. L'armée perdit, de Bayonne à Lisbonne, dix-sept cents hommes, qui succombèrent à la fatigue et à la faim, ou qui se noyèrent en traversant les torrens.

On éloigna les troupes portugaises de Lisbonne. La première division d'infanterie y fut casernée, non dans les chétives baraques où étaient logés les soldats portugais, mais dans les couvens de religieux. Le général de division Delaborde fut nommé gouverneur de cette capitale.

La deuxième division, aux ordres du général Loison, occupa Cintra, Mafra et le littoral jusqu'à l'embouchure du Mondégo. La brigade du général Thomières fut établie dans la

place et la presqu'île de Peniche, qui ne tient au continent que par une langue de terre, couverte d'eau dans les hautes marées.

La troisième division fut chargée de garder l'entrée du Tage. Le général Travot eut son quartier-général à Oeyras : il mit des garnisons dans les forts de Saint-Julien et de Cascaes à la rive droite, et il s'étendit de ce côté jusqu'au cap de Roca, la pointe la plus occidentale de l'Europe. Deux bataillons campèrent à la rive gauche, sur les hauteurs de Morfacem, qui domine le fort de Trafaria et la tour de Bugio. Cette tour est bâtie dans la mer, à l'extrémité d'un banc de sable qui se rattache à la place de Costa. Elle fut l'objet d'une surveillance active, parce que ses feux, croisés avec ceux du fort Saint-Julien, opposent le principal obstacle aux escadres qui entreprendraient de forcer la barre de Lisbonne.

La cavalerie et l'artillerie restèrent à Lisbonne. On occupa Santarem et Abrantès,

comme des points propres à assurer les arrivages de l'intérieur par la rivière. Un bataillon suisse alla tenir garnison à Almeida.

Le général en chef cantonna, dans le pays au nord du Tage, la division espagnole du général Caraffa, ayant soin d'en entremêler les régimens parmi les régimens de son armée. Les deux corps de cette nation, qui n'avaient pas été mis sous ses ordres, entrèrent en Portugal dans les premiers jours du mois de décembre <sup>1</sup>.

DON Francisco-Maria Solano, marquis del Socorro, se présenta, le 2, devant Elvas. Cette place, le boulevard de l'Alemtejo, était en état de soutenir un long siège. Le lieutenant-général portugais, marquis d'Alorne, s'y était enfermé, après y avoir fait entrer des vivres, et avoir renforcé la garnison par trois mille volontaires tirés de la milice. Il avait appris

<sup>1</sup> Voyez à la fin du volume (A).

l'entrée des Français dans la Beira des premiers, et avant que Solano eût rassemblé ses troupes, il s'était empressé d'adresser au prince régent qui n'avait pas encore quitté Lisbonne, des renseignemens utiles et des conseils honorables. L'aide-de-camp Lecor, chargé de porter ce dernier hommage de la fidélité, revint avec l'ordre d'ouvrir les portes des forteresses aux soldats étrangers. Le général espagnol mit trois bataillons dans Elvas et dans les forts qui en dépendent. Il établit son quartier-général à Sétubal <sup>1</sup>, port de mer à cinq lieues au sud de Lisbonne, et de-

<sup>1</sup> Sétubal, quoique située au midi du Tage, fait partie de la province d'Estramadure. Cette ville a huit mille âmes de population. Son port, le meilleur du Portugal après celui de Lisbonne, serait plus fréquenté, si la capitale n'avait pas envahi presque tout le commerce du pays. La vieille enceinte de Sétubal a été restaurée sous le règne de Jean IV. On a négligé d'entretenir les fortifications du corps de place, mais les forts détachés sont dans un bon état de conservation, et, par leur emplacement sur les hauteurs, ils maîtrisent l'entrée du port.

là il envoya des détachemens occuper les places et les châteaux de l'Alemtejo et des Algarves.

Les Espagnols procédèrent avec encore plus de lenteur à l'envahissement des provinces du nord. Ils passèrent le Minho pacifiquement dans des bateaux, sous le canon de Valença. Cette forteresse, quoique délabrée et mal pourvue d'artillerie, est importante à cause de sa position, et le corps de Galice aurait été forcé de choisir un autre débouché, pour peu que les dispositions du gouvernement portugais eussent été hostiles. Valença avait pour gouverneur le maréchal-de-camp Miron, vieillard âgé de quatre-vingts ans, réputé jadis un des plus habiles parmi les aventuriers militaires qui vinrent, au temps de Pombal et de Lippe, chercher fortune en Portugal. Afin de rester maître des passages sur le Minho et sur la Lima, le général Taranco mit garnison dans la place de Valença, et dans le château-fort de Sant-Iago qui domine le port de Vianna. Il



entra, le 13 décembre, à Oporto, grande ville de commerce; la seconde du Portugal.

CE jour-là même, il arriva que le général Junot voulut inaugurer avec éclat à Lisbonne le drapeau tricolore français. C'était un dimanche; six mille hommes de toutes armes se rassemblèrent avec appareil dans la grande place du Rocio, pour être passés en revue par le général en chef. Le peuple se pressait sur le passage des soldats, et s'étonnait de les voir animés, après un si court repos, de cette gaieté belliqueuse qui est la conscience du courage. Midi sonne, une salve d'artillerie part du château des Maures; les regards se tournent vers les vieilles murailles qui plongent sur le Rocio et dominant la ville. Tout-à-coup on voit tomber l'étendard aux armes de Portugal qui flottait sur la plus haute des tours, et s'élever à sa place des couleurs étrangères surmontées de l'aigle impériale. Si jamais de vieux guerriers ont traîné le reste d'une vie qu'avaient

épargné les batailles assez long-temps pour voir outrager par des mains ennemies le drapeau sous lequel leur sang a coulé, ceux-là diront la douleur qu'éprouvèrent alors les fidèles enfans de la Lusitanie. Un torrent d'amertume inonda leurs ames. L'étendard renversé était consacré par tous les souvenirs de la religion et de la gloire. Jésus-Christ, dans sa prédilection constante pour les Portugais, l'avait donné à Alphonse-Henriquez, leur premier roi, y avait empreint les marques de sa Passion, et avait dit au nouveau Constantin, en lui confiant cet autre labarum : « Voilà le signe avec lequel tu vaincras <sup>1</sup>. »

Après la revue, les troupes rentrèrent dans leurs casernes; le peuple resta sur la place publique. A la douloureuse stupeur que l'apparition du drapeau étranger avait jetée dans les esprits, succédèrent d'abord des murmures confus sur l'injure faite à l'honneur national,

<sup>1</sup> Voir la note de la page 33.

et ensuite des imprécations contre les Français. Le marquis d'Alorne, qui arrivait d'Elvas, et qui seul, peut-être, parmi les gens de cour, était cher à la nation, vint à passer sur le Rocio; on le salue; on répète son nom; on se précipite sur ses pas. Il échappe avec peine aux vives démonstrations d'une popularité qui n'était pas sans danger.

Pendant le reste de la journée, l'affluence de la population, dans cette ville de deux cent mille âmes, ressembla aux vagues de la mer quand elle est grosse de la tempête. Des Français isolés furent insultés, d'autres grièvement maltraités. Les gardes coururent aux armes : elles tirèrent quelques coups de fusil. On entendit dans la foule le cri de *Vive le Portugal ! meurent les Français !* En ce moment, les membres du gouvernement et les principaux personnages du royaume étaient réunis chez le général en chef. « Malheur à vous, » dit-il, si vous avez osé conspirer contre » l'armée du grand Napoléon; vos têtes me

» répondent de la tranquillité du peuple. »

L'occasion était favorable pour substituer dessentimens de terreur aux impressions qu'avait données d'abord aux habitans de Lisbonne le pitoyable état de l'armée française. L'infanterie fut formée en masse de bataillons, dans les espaces du Quartier-Neuf. La cavalerie parcourut au trot la suite des quais qui bordent le Tage. Les trains d'artillerie en marche effrayèrent les habitans du retentissement de leurs attirails. On peut dire que le 13 décembre fut le jour de la véritable prise de possession du pays <sup>1</sup>. Ainsi, dans les républiques italiennes du moyen âge, des guerriers aventureux se précipitaient avec leurs hommes d'armes bardés de fer à travers les portes de la cité, et, par le spectacle imposant de la rapidité unie à la force, ils soumettaient au joug des bourgeois timides <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez à la fin du volume (B).

<sup>2</sup> *Courir une ville* était l'expression technique pour désigner cette manière de fonder la puissance en frappant les esprits de la multitude.

Les Anglais étaient en vue de Lisbonne. Il ne restait à la station, au départ de Sidney Smith pour le Brésil, que cinq vaisseaux de ligne. Mais peu de jours après, un renfort de trois vaisseaux, trois frégates, et plusieurs bâtimens légers, arriva d'Angleterre, sous la conduite du vice-amiral sir Charles Cotton, qui prit le commandement du blocus du Tage. La présence constante de cette force navale attira l'attention des Français. Ils ne firent des dispositions défensives que du côté de la mer.

Après avoir formé comme un lac de dix à douze lieues de pourtour, où les flottes peuvent mouiller et se mouvoir sans être exposées au canon des côtes, le Tage se resserre tout-à-coup devant la partie occidentale de la ville de Lisbonne, à un tel point qu'il n'a que huit cent six toises de large contre la tour de Belem et la tour vieille (*torre velha*), bâtie à la rive gauche, au pied de la hauteur fortifiée d'Almada. Le fleuve coule jusqu'à son embou-



chure , dans la pleine mer, entre deux chaînes calcaires de forme semblable , mais dont l'une , celle du nord , se prolonge au-delà et à l'ouest de la chaîne du midi. Le canal est long de trois lieues ; sa largeur moyenne est de quatorze cents toises. Les deux rives sont bordées de batteries et de forts. Au débouché du canal est la barre de Lisbonne, coupée par un banc de rochers sous-marins, appelés *os cachopos*. Les vaisseaux de ligne entrent dans le Tage par deux passes, dont la meilleure est la plus rapprochée de la rive droite.

LES moyens matériels ne manquèrent pas aux Français pour défendre les bords du Tage. Ils disposaient de la *Fundicão* de Lisbonne, arsenal immense où se fabrique tout ce qui sert à une armée, depuis les selles des chevaux jusqu'aux canons de 24. Les ingénieurs relevèrent les fortifications délabrées des châteaux. Ils haussèrent et épaissirent les parapets. Ils construisirent des traverses dans les

ouvrages et des redoutes fermées sur les points extérieurs dominans. L'armement des forts, fortins et batteries qui ont action sur les passes, fut renouvelé par les soins des officiers d'artillerie. A des attirails vermoulus qui duraient depuis plus d'un siècle, on substitua des plates-formes et des affûts solides. On y plaça des mortiers à longue portée, que le général en chef fit couler dans la *Fundicão*. On les pourvut de fourneaux à réverbères, pour servir à rougir les boulets. Avec les boulets rouges, on pouvait embraser les vaisseaux, avec les bombes, inquiéter leur embossage. Ces instrumens de destruction des forces navales étaient inusités chez un peuple accoutumé à vivre sous la protection de l'Angleterre.

LA marine fournit aussi son contingent pour la défense. L'ancien gouvernement venait d'épuiser les arsenaux, pour armer la flotte qui portait la cour du Brésil. Dans l'intervalle entre l'embarquement du prince et

l'arrivée des Français, les magasins avaient, pour ainsi dire, été au pillage. Le personnel de l'armée navale n'existait plus; car les chefs et la plus grande partie de la troupe étaient partis sur l'escadre. Le capitaine de vaisseau Magendie, venu avec le général Junot, prit le commandement de la marine. Il amenait quelques officiers français. Il employa les Portugais qui voulurent continuer leurs fonctions administratives ou militaires. Vingt bâtimens de guerre de tout rang étaient restés dans le Tage, les uns hors de service, les autres parce qu'on manquait de matelots pour les monter. Magendie eut bientôt mis sous voile le *Vasco de Gama* et la *Marie-Première*, vaisseaux de 74, trois frégates et sept bâtimens légers. En moins d'un mois, les Français présentèrent à leurs ennemis une petite escadre capable, non de courir la mer, mais de contribuer à empêcher les Anglais de forcer la barre de Lisbonne.